

Entretien avec Monique Mercure

Patrice Poulin

Volume 5, Number 2, November 1985, January 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Poulin, P. (1985). Entretien avec Monique Mercure. *Ciné-Bulles*, 5(2), 14–17.



Patrice Poulin

« Quand on croit en un cinéaste, il faut devenir son apôtre. »

■ **Passion.** Ce mot vient immédiatement en tête quand on rencontre Monique Mercure.

La passion du jeu, que ce soit dans le drame ou dans la comédie. Monique Mercure, c'est un bloc entier de passion et d'énergie.

Après avoir débuté dans une troupe d'amateurs, elle quitte le Québec pour compléter son apprentissage en France, à l'école Jacques Lecoq et à l'atelier du Théâtre national populaire de Paris de 1957 à 1958. À Montréal, elle joue dans des pièces de théâtre présentées à Radio-Canada et sur les scènes du Théâtre du Rideau Vert et du Théâtre du Nouveau Monde. On la retrouve chez Dubé, Brecht, Ionesco, Claudel, Genet, Tremblay, Lorca, Garneau. En tout, plus de 60 rôles en 30 ans de carrière.

Au cinéma, d'**À tout prendre** de Claude Jutra à **Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?** de Louise Carré (dont la sortie est prévue pour le printemps ou l'automne 86), en passant par **Ce n'est pas le temps des romans**, **Quintet** et **La quarantaine**, Monique Mercure séduit, explose, impressionne. Même si elle ne tourne pas autant qu'elle le souhaiterait, elle compte parmi les acteurs les plus présents dans le cinéma québécois. En 1977, on couronne son talent à

Cannes où elle obtient le prix d'interprétation féminine pour son rôle dans **J. A. Martin photographe**.

Après avoir parlé du film qu'elle vient à peine de terminer, de sa passion pour le cinéma, de son métier d'actrice, sur le seuil de la porte, elle confie la vide immense que peut créer la fin d'un tournage. Le vide qui s'installe quand on quitte une famille vieille de six semaines pour plonger de nouveau dans les répétitions d'une série télévisée et d'une pièce de théâtre. L'alternance du plein et du vide qui marque la vie d'une comédienne...

Ciné-Bulles : *Quel est le sujet du dernier film dans lequel vous avez joué, **Qui a tiré sur nos histoires d'amour** ?*

Monique Mercure : Ce n'est pas facile de résumer un film. Pour y parvenir, il faut que ce soit une œuvre extraordinaire ou alors il faut avoir le génie de la synthèse. C'est encore plus difficile lorsque le film raconte, comme celui de Louise Carré, un moment dans la vie d'une femme !

Qui a tiré sur nos histoires d'amour ? résume un été dans la vie d'une femme, Madeline. Elle retrouve sa fille, Renée, revenue de l'université et se rend compte qu'elle ne lui a pas tout donné, qu'elle ne lui a pas trouvé un monde meilleur. Les rapports amoureux et professionnels de Madeline ont perturbé sa vie et elle se demande : « Est-ce que j'ai tout fait pour toi ? Est-ce que j'ai réussi à faire de toi une femme libre, heureuse, une femme qui aurait la possibilité d'aimer quelqu'un ? »

Madeline traverse une crise. Elle a été obligée d'abandonner son travail de scénariste pour devenir animatrice de radio — un retour en arrière — dans une petite municipalité. Elle tente de retisser les liens avec sa fille et de se refaire une carrière : un double combat. Elle se bat contre le président de son pos-

te de radio pour lui imposer ses idées. Elle lutte contre la pollution, celle causée par les déchets de la métropole jetés dans le fleuve. Mais elle s'amuse également, car elle décide d'apprendre le trapèze.

Ciné-Bulles : *Le film raconterait donc une grande histoire d'amour entre deux femmes, la mère et sa fille.*

Monique Mercure : Certainement. La mère adore sa fille, la vénère. Renée admire sa mère mais ne comprend pas comment il se fait que Madeline ait eu une vie aussi difficile, ni pourquoi elle se dépense autant dans ses amours et sa profession. Elle ne comprend pas que sa mère soit de si bonne humeur, qu'elle fasse des folies. Je pense que le langage cinématographique de Louise Carré est assez nouveau, assez personnel pour rendre le personnage de Madeline dans sa pleine mesure.

Ciné-Bulles : *Comment le tournage s'est-il déroulé ?*

Monique Mercure : Vraiment, ce fut un tournage exceptionnel ! Même si Louise Carré n'avait pas tourné depuis cinq ans, nous avons réussi de grandes choses ensemble. Pour un acteur, c'est difficile de ne pas tourner pendant un an. Imaginons ce que cela peut-être pour une réalisatrice de s'absenter de son métier pendant cinq ans... Au départ, Louise Carré n'occupait pas assez de place sur le plateau pour offrir un encadrement adéquat aux comédiens. La technique prenait trop de place. Mais, tranquillement, j'ai insisté pour que la réalisatrice soit plus près de nous et nous avons obtenu la complicité nécessaire.

« L'aspect intéressant du cinéma, c'est qu'on peut donner d'une façon très éphémère une excellente représentation ; et je dis éphémère parce que ça ne va durer que deux ou trois minutes, mais malgré cela c'est un grand moment de création. » (Monique Mercure, **Cinéma Québec**, Vol. 6 n° 1, 1978)

Monique Mercure et August Schellenberg





Guylaine Normandin

« Quand on commence à faire du cinéma, on n'a pas vraiment conscience du plateau, de ce que cela veut dire une équipe de tournage ; on est tellement obnubilé par sa petite personne, par ce qu'on aura à faire. » (Monique Mercure, *Cinéma Québec*, Vol. 6 n° 1, 1978)

« Au cinéma, il faut que le réalisateur soit intelligent, sensible, patient, généreux et qu'il ait le sens de l'humour. Parce que je pense qu'il faut beaucoup d'humour pour faire un film. Et cela vaut aussi pour les acteurs. » (Monique Mercure, *Cinéma Québec*, Vol. 6 n° 1, 1978)

On ne tournait jamais en continuité. Je n'ai jamais tourné dans un tel désordre ! Le premier jour de tournage correspondait au premier jour du film, c'est-à-dire à l'arrivée de Renée. Le lendemain, on se retrouvait au milieu du film et la troisième journée on tournait la fin du film. Il fallait très bien posséder le scénario et surtout que la réalisatrice soit vigilante et situe correctement le fil de l'histoire.

Ciné-Bulles : Comment aimez-vous vous faire diriger ?

Monique Mercure : Il faut d'abord que la personne qui réalise possède son histoire, qu'elle sache ce qu'elle veut. Cela demande une présence, une vigilance, une attention de tous les instants, une grande rigueur. Il faut que le metteur en scène puisse me dire : « Tu vas de tel endroit à tel endroit parce qu'il t'est arrivé ceci et que tu penses cela. Si je ne suis pas d'accord, on en discute et on ne remplace les éléments que s'il y a consensus. »

Ciné-Bulles : Avez-vous participé aux dialogues ?

Monique Mercure : Pas tellement, puisque Louise Carré tenait vraiment à son scénario et même à certaines tournures de phrase. Pour certaines répliques, le ton n'était pas juste et Louise Carré nous reprenait, jouait la scène. Cela lui était très facile, car elle écrit comme elle parle. Mais, pour les acteurs, trouver le ton juste devenait parfois difficile. À mon avis, nous avons besoin de dialoguistes qui arrivent à trouver les phrases justes sans toutefois trahir la pensée de l'auteur.

Le film de Louise Carré est très fracturé, découpé. Vu l'absence de longs plans, j'ai très peu le temps de bouger. Ce que j'aime justement au cinéma, c'est la possibilité d'explorer l'espace. Dans **Qui a tiré sur nos héros d'amour ?**, il fallait compter sur le

travail de plusieurs plans dans une séquence, sur les gros plans.

Ciné-Bulles : Au théâtre, il y a autant de caméras que de spectateurs qui vous regardent. Au cinéma, il n'y en a qu'une qui vous scrute dans les moindres détails. Comment fonctionne-t-on devant ces différences ?

Monique Mercure : C'est une question de technique. Je n'aime pas le gros plan parce qu'il m'oblige à tout ramener à presque rien. Au cinéma, la préparation technique demande énormément de temps : on t'encerclé d'écrans de tous les côtés, de réflecteurs. Les techniciens se collent aux acteurs. En réalité, je ne pense pas à une ou à 1500 caméras, mais à quelque chose d'autre.

Au théâtre aussi, il faut penser à quelque chose, sauf que là, il faut que ta pensée soit très claire, extrêmement claire pour que cela se reflète dans tes yeux.

Ciné-Bulles : Vous parliez de l'apprentissage de *Madeline avec le trapèze*. Avez-vous dû vous entraîner ?

Monique Mercure : J'ai eu cinq semaines d'entraînement avant de débiter le film. Je me suis entraînée, du conditionnement physique à la musculation, avec la complicité d'un professeur. L'encadrement était idéal. La production m'a réservé le gymnase d'une école où j'ai pu, à loisir, effectuer mes exercices au trapèze.

Ciné-Bulles : Est-ce rare pour une comédienne d'être bien encadrée, entourée ?

Monique Mercure : Je dois dire que c'était assez particulier, même exceptionnel. Je pense que cela tient au fait d'un certain respect, d'une confiance en mon travail.

Ciné-Bulles : Et vos autres expériences au cinéma ?

Monique Mercure : Beaucoup de films. On mentionne ma participation à 35 films, mais ce qu'on oublie de dire c'est que dans **Félix Leclerc troubadour** je passe de dos ! On compte cela pour un film... Ma carrière a pris une tournure importante avec le film de Claude Jutra, **Mon oncle Antoine**. Sans ce film, les gens ne me connaîtraient pas au Canada. J'ai passé trois jours sur le plateau, juste le temps de m'habituer. Ensuite, il y a eu **Les vautours** de Jean-Claude Labrecque où j'ai travaillé pendant une dizaine de jours. J'ai pu m'habituer à une équipe et calmer mon trac. Mais quand on tourne deux jours durant une année, ensuite trois jours, puis un arrêt de six mois et encore trois journées sur un plateau, on n'a vraiment pas la possibilité d'approprier son métier.

Ciné-Bulles : Voyez-vous des points communs aux films québécois des années 80 ?

Monique Mercure : Je remarque qu'il y a beaucoup de femmes qui font des films. Elles sont toutes différentes. Cependant, il n'y a pas de cinéma féminin, du moins je l'espère. Il y a un cinéma québécois avec des réalisateurs et des réalisatrices. Cela ne me semble pas, en ce moment, être plus difficile pour une femme de se diriger vers la réalisation que ce ne l'est pour un homme. Sauriol, Poirier, Carré, Pool, Lanctôt, cela fait pas mal de femmes dans le métier. Les femmes ont autant de chances que les hommes. Il me semble que si un scénario plaît, ce n'est quand même pas du paternalisme de la part des financiers que de donner l'argent nécessaire à sa réalisation !

Ciné-Bulles : Croyez-vous qu'elles ont nécessairement un regard différent de celui des hommes ?

Monique Mercure : Le regard qu'elles ont est sûrement différent. Les femmes mettent plus d'elles-mêmes dans le cinéma que les


hommes. Mais il faut placer les choses dans un contexte général. Denys Arcand, qui tourne présentement à partir de son scénario, va peut-être trouver un autre souffle, peut-être va-t-il revenir à l'esprit qui animait les cinéastes dans les années 60. Le cinéma qui se faisait à ce moment-là avec les Groulx, Fournier, Jutra et Carrière était beau. C'était du cinéma libre.

Ciné-Bulles : Comment une actrice peut-elle contribuer à cela ?

Monique Mercure : Il faut jouer au meilleur de ses capacités. Quand on croit en un cinéaste, il faut devenir son apôtre et donner de soi-même. Donner comme on le faisait au début en investissant ses cachets. Il faut essayer de faire un film qui sera vu ! J'ai hâte qu'il y ait, au Québec, des scénarios qui fassent courir les gens au cinéma... ■



« Pour être une vedette, il faut pratiquement avoir été organisé à le devenir ; il faut avoir été conditionné à le devenir et je ne le suis pas. »
(Monique Mercure, **Cinéma Québec**, Vol. 6 n° 1, 1978)



425 Le Breton
Longueuil, Qc J4G 1R9
(514) 679-1283

SERVICE DE CINÉMA D.P. INC.

VENTE ET SERVICE D'APPAREILS
ET ACCESSOIRES DE CINÉMA

Yvon Plamondon 514-679-0348
Philippe Daniel 514-641-2859